

Jean Pierre Ceton

Le petit roman de juillet

-5-

Je l'avais tout de suite appelé Juillet, parce qu'il habitait « Juillet », l'ancienne ferme qui se trouvait proche des bois du « Loup perdu ». Une grosse bâtisse qui prenait l'allure d'ancien manoir, maintenant qu'elle était restaurée. Même s'il restait pas mal de travaux à faire pour que ce soit achevé, comme on pouvait s'en rendre compte au premier coup d'œil.

Avant l'arrivée de Juillet, le chemin communal qui menait à la cabane des bois passait au milieu de sa ferme. Un jour, ayant décidé que personne ne traverserait plus son domaine, lui, Juillet, avec les matériels adéquats, avait carrément dévié le chemin. De sorte que celui-ci contournait désormais les bâtiments de la ferme.

Plutôt mieux pour moi qui de cette façon n'avais pas à passer par son chez lui chaque fois que j'allais ou revenais de mon bois... Ni à affronter directement un énorme chien noir qui semblait garder intact en mémoire ce qu'était la notion de territoire.

Plus tard, quand les gens de la commission municipale des chemins étaient passés, afin de vérifier sur place l'état du terrain, ils avaient râlé un peu, cependant n'avaient pu que constater la nouvelle donne. Le chemin était détourné, il n'y avait rien à redire, c'était détourné et en plus bien fait.

Juillet avait en outre commencé à construire une sorte d'arche en pierre locale qui par la suite fermerait totalement l'entrée de sa ferme.

Par la suite, c'est à dire quand les travaux seraient finis. Ça justement que lui reprochait le cousin Robert, qu'il ne terminait jamais complètement ce qu'il entreprenait, ce gars-là.

Moi je n'avais objectivement pas à me plaindre de Juillet. Depuis notre première rencontre, je l'avais aperçu une ou deux fois, tandis que chacun nous allions d'un pas rapide dans des directions différentes, et on ne s'était pas parlé au-delà d'un salut assez sec, ponctué d'un strict bonjour.

« Bonjour » tout court pour ma part, « Bonjour jeune homme » quant à lui. Un bonjour toutefois un peu retenu, mal foutu, je crois bien avec le recul qu'il ressemblait à celui que je lui avais envoyé la première fois qu'il m'avait rendu visite...

Il me mettait mal à l'aise cet homme. Ou alors c'était plutôt moi qui le mettait mal à l'aise, par exemple à cause de mon comportement fuyant, et il n'aurait donc fait que me renvoyer ce que je lui adressais, comment savoir ?

Le plus simple aurait été d'aller lui demander, sauf que je ne me voyais vraiment pas me présenter à lui pour en discuter!

Grâce à Robert qui m'en parlait souvent, je finissais par être au courant de pas mal de choses sur sa personne. Ainsi Juillet était considéré comme un type plutôt fier et réservé, pas très « argenté » mais travailleur. En réalité, personne ne semblait savoir exactement d'où il venait, ni comment il avait vécu avant qu'il déboule dans le coin.

On savait seulement qu'il avait gagné la propriété de la ferme de « Juillet » à un jeu radiophonique du matin, et que depuis il s'y était installé, sans apparemment avoir la moindre intention d'en repartir.

Cela m'avait paru invraisemblable, pas croyable. Et formidable à la fois.

Tu parles, pas exactement un cadeau m'avait affirmé Robert, toutes les toitures à refaire, des pans entiers de bâtiments à retaper, sans compter les impôts

qui tombaient quand même... Et puis, mal située la ferme, trop isolée, un chemin de trois bons kilomètres pour y arriver...

Encore que pour rejoindre la cabane du « Loup perdu », j'avais pensé, il fallait en ajouter autant, ce qui faisait presque le double.

Robert, non, lui ne se considérait pas loin de tout. Peut-être parce qu'il habitait en bord de route, pourtant cette petite route vicinale vous imposait au moins cinq kilomètres pour atteindre le plus proche village...

Un début d'après-midi, le type de « Juillet » m'attendait sur le chemin. Je filais en voiture acheter de quoi bouffer, et j'avais tellement faim que j'étais décidé à poursuivre ma route en me contentant de lui adresser un petit signe de main.

Mais, Juillet, qui se tenait en plein milieu du chemin, m'avait carrément obligé à m'arrêter.

Tout de suite il m'a envoyé son bonjour mal foutu, effectivement d'une intonation familière, je l'avais vérifié. Voulait m'inviter à entrer chez lui un petit moment, en tant que voisin, pour le retour de sa visite dans ma « clairière », en somme que je lui rende la politesse...

En conséquence, il m'a fait visiter sa maison. Et la maison au grand complet, pas le moindre recoin, m'a-t-il semblé, qu'il ne m'ait montré en effet, malgré la gêne que moi j'éprouve dans ces cas-là de devoir porter un regard sur ce qui paraît si privé.

Bon, la partie habitée uniquement. Pas les autres bâtiments de la ferme, une autre fois, quand vous reviendrez, il m'avait dit et répété. Comme s'il imaginait que j'allais repartir le lendemain et ne revenir par exemple qu'à l'occasion d'un weekend de fin d'été.

Lorsque tous les travaux seraient terminés, l'année prochaine, il avait insisté, au point de laisser entendre que c'était un conseil qu'il me donnait, un conseil d'ami sans aucun doute, de ne pas m'attarder à demeure dans ce bois voisin.

Bien sûr, certainement, j'acquiesçais, lorsque tous les travaux seraient terminés...

Ce qui n'était pas le cas, j'avais pu le comprendre en voyant les amas de matériaux divers et gravats disséminés dans la cour... Par contre oui, à l'intérieur de la bâtisse principale, la rénovation semblait achevée, au moins dans le gros œuvre, j'essayais de lui dire et de lui redire.

J'avais dû m'y perdre un peu dans les différentes pièces et couloirs, tout le long des deux étages que nous avons arpentés jusqu'aux combles, si bien que je ne retenais que deux observations.

1/ J'avais beaucoup « fixé » sur une voûte qu'il avait lui-même construite à l'ancienne, alors que j'avais d'abord cru qu'il n'avait fait que la restaurer. Sans doute parce qu'y était mis à nu le principe de sa construction qui ne nécessitait aucun matériau pour lier les pierres entre elles...

2/ Dans une chambre qui donnait sur le bois du « Loup perdu », et qu'il m'avait présentée, je le croyais, comme étant la sienne, j'avais aperçu quelques livres jetés près du lit. Parmi eux j'avais remarqué « Les pensées pour moi-même » de Marc-Aurèle et cet autre du Marquis de Sade, « Les infortunes de la vertu ».

Impressionnants, sincèrement, les travaux qu'il avait entrepris, j'avais répété pour faire passer mon enthousiasme, et aussi ma sympathie. Sans y parvenir, je le sentais.

C'était impeccablement rénové, propre et net... qui plus est, l'ensemble semblait vraiment pratique à vivre... et en bonne voie d'être très agréablement décoré...

Je n'avais cessé durant la visite, je m'en étais rendu compte, de lui sortir des phrases qui ne lui convenaient pas. Prenant petit à petit conscience de ma profonde

méconnaissance de ses codes à lui, jusqu'à saisir avec inquiétude l'étendue de notre séparation.

Donc le maximum, ç'avait été quand nous nous étions arrêtés dans la grande salle du rez-de-chaussée où il m'avait servi un verre de vin blanc moelleux. C'était une vaste salle à manger, dotée d'une très imposante cheminée, remplie de meubles robustes en bois foncé et parsemée de multiples bibelots, inévitables et disparates.

Réarmant un nouvel effort pour lui être agréable, j'avais dit : génial, les pavés au sol, ils sont très beaux... enfin moi, je les trouve très beaux.

Je vais les virer, il m'avait répondu, ce sont pas les pavés d'origine, faut les enlever, et puis je veux retravailler entièrement le sol... encore quelque chose « à faire face », mais je vais y arriver, j'ai tout le temps de la vie...

Juillet, j'avais vite compris que c'était le genre d'homme à vous mettre devant le fait accompli.

Quelle origine? j'avais pensé le soir, reclus dans mon bois. Le pavé d'origine, c'était la terre battue, jusqu'au début d'un autre siècle où l'on avait posé ces pavés de terre cuite maintenant très appréciés...

A peine la nuit tombée, je m'étais installé dans la cabane, rassuré par cette perspective de m'endormir, ainsi que je savais le faire. Voilà, je me laissais aller complètement à l'absence, je me barrais, et loin, à l'image de mon exil insouciant. Ce pourquoi je pouvais sombrer dans le sommeil un peu comme je le voulais : perdre connaissance, disait ma chère grand-mère.

Jusqu'au réveil que je vivais chaque fois à la manière d'une vraie renaissance, comme si le jour me revenait tel un cadeau des Dieux. Alors, avant même de plonger dans un pantalon, je m'arrosais longuement à la tonne. Et souvent je buvais de grandes gorgées d'eau à la manière d'une nourriture, car il était rare que je commence la journée par manger quoi que ce soit.

Si bien qu'en milieu de journée, j'avais en général une fringale formidable. Là que je fonçais au village acheter ce que je trouvais. Parfois j'y allais pour m'approvisionner simplement de bâtons de poisson et de patates rissolées, mais le plus souvent je « craquais » pour des viandes d'animaux en train de rôtir aux herbes dans des fours transparents.

Au début, j'avais par simple effet de mémoire conservé des inquiétudes qui étaient celles de ma vie à Paris. Bon, qu'est-ce que j'allais faire ce soir, qu'est-ce que j'allais organiser pour la soirée de demain, et quel serait mon plan pour la fin de semaine, et qu'est-ce que j'inventerais pour passer les prochaines vacances ?

Donc j'avais un matin décidé de supprimer d'autorité ces questions. Je n'allais plus me demander à tout bout de champs, c'était le cas de le dire, ce que je pouvais bien faire de moi. Il ne fallait plus que je me demande à quoi j'allais m'employer, d'ailleurs je n'avais plus envie de m'employer.

Puisque je n'avais pas d'obligations précises, j'avais le loisir de m'occuper à tout ce que je voulais. Je pouvais même ne faire que regarder, voir, écouter, attendre ce qui se passerait. Au fond vivre de moi-même, au rythme de ma personne...

Quand cependant je ne parvenais plus à justifier ma présence dans cette « maison des bois », je me répétais en voix interne, afin de m'assurer que j'étais d'accord avec ça, que ce que je cherchais par-dessus tout, c'était d'avoir une vie autonome et libre, s'éclairant chaque jour du jour précédent, et bien sûr de tous les jours qui suivraient.

Sauf qu'au fond du fond je ne cessais pas de ressentir vivement l'absence de Nida, ce qui pouvait signifier que je « restais » à temps complet en sa compagnie.

Une nuit, je me suis réveillé dans un état plus ou moins cauchemardeux, m'étonnant qu'il fasse si noir, accablé par l'évidence que je ne pouvais pas en être et n'en étais pas de ce monde-là. Qu'est-ce que pouvait bien foutre un humain dans cet environnement de tout un tas de bestioles aux préoccupations si préhistoriques?

Là que je me suis vu avec mon vieux téléphone portable. « Lui » et cet appareil mobile. J'aurais aussi bien pu me voir au volant de la voiture en train de fuir, mais en plein nuit aller où dans cette campagne, à moins de retourner à la grande ville ?

Or téléphoner à mon fils à cette heure était un peu délicat, même avec le décalage horaire, je risquais de le réveiller en plein sommeil profond. Je tentais quelques appels timides avant d'abandonner.

Alors sans en prendre tout à fait la mesure, ni me décider à quoi que ce soit de précis, voilà que j'avais appelé Nida...

Robert m'avait réveillé avec force appels depuis le bas de l'escalier, jusqu'à monter piétiner sur le pont pour y parvenir. Pas loin de onze heures midi, une heure tardive dans cette campagne. Je n'arrivais pas à me sortir d'une insomnie nocturne grave durant laquelle n'avait cessé de me tenailler le cauchemar sombre de l'époque. L'implacable développement de la maladie du sida et ses morts qui tombaient régulièrement, la guerre à Sarajevo, la dépression économique, l'inertie politique...

Au fond, ce type aussi il vit seul ! je lui avais sorti, en parlant du gars de « Juillet », pour renouer avec nos conversations antérieures...

Robert paraissait en pleine excitation, sans doute de pouvoir librement constater de ses deux yeux que j'étais réellement seul à dormir dans cette cabane.

...Oui, le gars de « Juillet », il est séparé de sa femme, c'est ce qu'il paraît... Enfin non, reprenait Robert, il n'est pas tout seul, puisqu'il a des enfants. Mais des enfants qui viennent pas le voir. Surtout le fils, on dit qu'il est fâché avec son père... Il paraîtrait qu'il en aurait un autre de garçon, plus âgé, personne l'a jamais vu... On dit qu'il veut plus en entendre parler, qu'il l'a rayé d'un trait de plume de son existence... Tandis que la fille oui, elle est venue l'année dernière, pas bien longtemps, une petite semaine... Dans les villes hein, les parents et les enfants pfutt ! chacun sa vie...

T'as déjà vu le cheval ? Non ? Une belle pouliche, je te le garantis. Il la garde pour sa fille. Pour l'attirer, il en est tellement fier, elle a tout ce qu'elle veut. Enfin, pour les faire venir les enfants, il est prêt à inventer n'importe quoi...

Non, tu peux pas l'avoir vue, la pouliche, il l'a pas sortie depuis que tu es là, trop d'eau, pas un jour qu'il l'a mise au champ, pas depuis... Il craint trop qu'elle soit en mauvaise forme, qu'elle attrape un coup de froid, si la fille arrivait... trop humide...

Tu le connais pas ce gars-là, un véritable castor... c'est vrai qu'il arrive pas à finir ce qu'il commence, mais il peut faire n'importe quoi, entreprendre de tous les corps de métier, et puis un gars qui travaille semaine et dimanche, il arrête pas...

Bon, de temps à autre, il est obligé de se faire aider, il emploie à la tâche des bonshommes sans boulot... Tu te vois passer tout seul des poutres de chêne dans l'ancienne grange toi ?

Encore pour essayer de faire venir ses enfants... il leur a construit une piscine dans la grange, une vraie avec un plongeoir en hauteur, aux normes et tout... ça a dû lui revenir cher... Et puis, résultat, elle sert jamais ! La fille l'aime pas la piscine, elle préfère se promener dehors, elle aime la pluie, quand l'eau tombe à flots...

Il avait aussi commencé à tracer une piste, d'abord pour des motos tout terrain, ensuite pour des engins à quatre roues motrices, alors il a terrassé de l'autre côté de son étang, puis un jour il a tout laissé en plan...